

LA RÉPONSE AU SCRIBE ET LA TEMPÊTE APAISÉE

⁵⁷ Pendant qu'ils étaient en chemin, un scribe lui dit : « Seigneur, je te suivrai partout où tu iras. »

⁵⁸ Jésus lui répondit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids : mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où il puisse reposer sa tête. »

⁵⁹ Il dit à un autre : « Suis-moi. » Et il répondit : « Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. »

⁶⁰ Mais Jésus lui dit : « Laisse les morts ensevelir leurs morts ; et toi, va annoncer le royaume de Dieu. »

⁶¹ Un autre dit : « Je te suivrai, Seigneur, mais permets-moi d'aller d'abord prendre congé de ceux de ma maison. »

⁶² Jésus lui répondit : « Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. »

(LUC, ch. IX, v. 57 à 62.)

³⁵ Ce même jour, sur le soir, Jésus leur dit : « Passons à l'autre bord. »

³⁶ Après avoir renvoyé la foule, ils l'emmenèrent dans la barque où il se trouvait ; il y avait aussi d'autres barques avec lui.

³⁷ Il s'éleva un grand tourbillon, et les flots se jetaient dans la barque, au point qu'elle se remplissait déjà.

³⁸ Et lui, il dormait à la poupe sur le coussin. Ils le réveillèrent, et lui dirent : « Maître, ne t'inquiètes-tu pas de ce que nous périssons ? »

³⁹ S'étant réveillé, il menaça le vent, et dit à la mer : « Silence ! tais-toi ! » Et le vent cessa, et il y eut un grand calme.

⁴⁰ Puis il leur dit : « Pourquoi avez-vous ainsi peur ? Comment n'avez-vous point de foi ? »

⁴¹ Ils furent saisis d'une grande frayeur, et ils se dirent les uns aux autres : « Quel est donc celui-ci, à qui obéissent même le vent et la mer ? »

(MARC, ch. IV, v. 35 à 41.)

COMMENTAIRES

Le scribe qui, sous le très clair regard de Jésus, s'écrie d'enthousiasme, et s'engage « à Le suivre partout où Il ira », c'est son esprit qui parle, sans que sa raison saisisse la portée de sa promesse.

Cet homme n'a pas vu l'énorme cancer qui ronge la création ; il n'a pas compris que les dieux, rois de l'existence, comme les rois, dieux dans leurs nations, n'entretiennent que ceux qui les servent. Les princes de la ruse et du meurtre ménagent des tanières à leurs séides ; les génies de la vanité, des belles apparences, et des mesquins calculs donnent à leurs courtisans de quoi se faire bâtir des nids. Mais lequel des tyrans du monde protégera l'humanité de Celui qui vient pour le mettre à bas de son trône ?

Ainsi le Seigneur ne trouve, dans ce cosmos qu'Il a construit de Ses mains, nul abri pour Son corps, nul hôte pour Le servir. Cette solitude ne L'effraie pas, quoique cette ingratitude L'attriste. Car, en Lui-même, Il est impassible, immuable et fixe ; mais, dans Sa fonction de Sauveur, Il assume toutes les sensibilités, toutes les inquiétudes et tous les ravissements de l'Amour.

À mesure que le disciple L'imité, la solitude s'agrandit autour de lui. Les créatures s'écartent, et les génies, et les dieux ; puis tous l'attaquent, parce que sa simple présence leur est un reproche cinglant.

C'est alors que la constance devient difficile ; le Fils de l'homme Lui-même, sous une de ces rafales, a demandé que « ce calice s'éloigne ».

Plus la créature est haute, plus le nombre de ses pairs diminue ; et il se trouve, de siècle en siècle, certains qui souffrent et saignent dans tels déserts de ce monde immense, sans jamais rencontrer un frère qui les conforte. Mais, si la sagesse commune s'écrie : « *Vae soli !* ¹ », cet Ange du surnaturel Amour, dont le seul regard suffit à faire flamber les cœurs, verse le vin très fort de ses bénédictions au téméraire pionnier du divin que nul inconnu n'effraie.

Ce voyageur intrépide trouve de même, à de rares intervalles, une oreille attentive, des yeux admiratifs ; et les gemmes qu'il extrait des cavernes du Néant lui appartiennent. De sorte qu'il n'est pas complètement nu, ni totalement pauvre, ni absolument seul.

Mais le Fils de l'homme subit cet indicible abandon ; c'est pour cela qu'il faut Le chérir, entrer en Lui de toute notre fougue, tout regarder par Ses yeux, tout exalter jusqu'à Sa hauteur, tout apprendre selon Sa méthode crucifiante, extraire de Son bras toute énergie, Le voir enfin en tout.

*

Les croyances antiques, que le populaire a conservées jusqu'à nos jours, sont vraies qui affirment l'existence de génies et d'esprits dans les éléments, dans les objets et dans les formes minérales ou végétales. Tout, en effet, possède, dans l'invisible, non seulement son aura électrique, non seulement son double magnétique, mais aussi son type spirituel, son âme, douée d'intelligence, de sensibilité, de libre arbitre.

L'alchimiste, par exemple, agissant sur le minéral, atteint l'aura ; le magnétiseur atteint le double ; le magicien ordonne à l'esprit de la créature, soit par la force, soit par la ruse scientifique. L'homme libre seul commande légitimement.

La montagne, le rocher, le champ, – l'état, la province, le hameau, – la source, le ruisseau, le fleuve, – l'herbe, la graine, la forêt, – le golfe, l'océan, le lac, – la maison, la chambre, le meuble, – l'outil, le livre, la lettre : tout est le corps physique d'un être invisible. Les polythéismes sont la reconnaissance de ces agents et de leur pouvoir, et la recherche des moyens propres à les capter ou à les concilier.

Théoriquement, le sacerdoce polythéiste doit donc acquérir une science très complexe et une force animique inébranlable. Pratiquement, il travaille au petit bonheur de son savoir fragmentaire et de sa volonté fragile.

Calmer une tempête peut se faire de plusieurs façons. Il y a les moyens physiques, comme l'huile et les coups de canon. Il y a les moyens fluidiques : étant donné la connaissance des courants électro-telluriques, discerner les pôles du tourbillon perturbateur et les annuler en leur en opposant d'autres artificiels, de sens contraire. Il y a les moyens idolâtriques, si l'on peut dire : le matelot fait une promesse ou une menace à son dieu, à un saint, à un sanctuaire de son pays. Le magicien détermine le genre de démons fauteurs du trouble météorologique et les envoie combattre par d'autres agents ; ainsi fait-on sur les côtes barbaresques et dans les mers de Chine. Il y a aussi la prière pure et simple, à Dieu ou à la Vierge. Et, enfin, il y a le procédé du Christ, le commandement sans effort, possible aux seuls hommes libres.

C'est vers cette dernière attitude que nous autres, Ses disciples, devons tendre. Pour cela, une seule méthode est à suivre : la culture de la foi. « La peur et le doute existent, dit Zhora ², afin que nous ne nous enorgueillions point. » Mais on peut surmonter la crainte par fierté ou par humilité. Il faut mettre sa confiance en Dieu. Rien ne nous arrive que par Sa permission ; et puis, nous sommes tous frères ; l'altruisme veut donc que nous soyons heureux si l'épreuve vient sur nous plutôt que sur notre camarade.

Mais un tel abandon est difficile ; l'infusoire lui-même craint pour son existence éphémère. Quant à nous, toute notre vie n'est qu'une succession de craintes injustifiées. C'est là contre qu'il faut réagir.

¹ « Malheur à celui qui est seul ! »

² Pseudonyme d'un auteur mystique inconnu qui publiait dans la revue *L'Initiation* à l'époque où Sédir y collaborait lui-même.

Nous avons en nous le germe de la foi ; pour qu'il grandisse, comprenons d'abord la toute-puissance divine ; en second lieu, dépensons-nous tout entiers dans chaque effort ; en troisième lieu, sachons que, même quand nous semblons avoir fait tout le possible, il nous reste encore une suprême tentative à essayer.

La foi est une substance qui n'existe que dans le Ciel ; son mode biologique est surnaturel ; l'intelligence, la force musculaire ou magnétique, le raisonnement ne lui sont rien ; la passion et la volonté seules, parmi les puissances de l'esprit humain, ont avec elle quelques points de contact. Elle est ignorante, illogique, sans mesure ; c'est l'éclair dans la nuit noire : c'est la vie là où il n'y avait rien ; c'est l'impossible s'incarnant à notre demande.

Mais le Christ ne commande pas qu'aux tempêtes de nos mers. Dans tout être il y a une fonction hydrologique ; chez l'homme, c'est le système circulatoire ; dans la société, c'est le commerce ; dans l'Église, c'est l'édification de la doctrine. En physiologie, le Christ est le cœur ; dans la société actuelle, Sa place est prise par Mammon ; dans l'Église, Il est la Messe. Dans les sciences mathématiques, Il s'appelle le nombre ; dans la nature physique, les brahmanes Le nomment le soleil noir³ ; en philosophie, Il est le vrai ; en art, Il est l'expression. Les tempêtes qu'Il apaise sont, dans chacun de ces mondes, l'indéfini, la maladie, l'erreur, l'insignifiance.

Et partout, pour tout, en tout, c'est la Foi que l'homme peut seule employer pour rétablir l'harmonie.

*

Plusieurs fois les évangélistes affirment le pouvoir que Jésus exerçait sur les forces de la Nature. Nous nous en tiendrons aujourd'hui à étudier le miracle du lac de Tibériade.

Les voyageurs nous racontent beaucoup de faits de ce genre, et, à compulsier leurs nombreux récits, il semble que sur la terre entière des hommes se rencontrent qui peuvent commander aux nuages, aux vents, à la pluie, à l'orage, à la grêle, à la tempête. Lamas mongols ou tibétains, tao-sse, fakirs hindous, enchanteurs arabes ou nègres, sorciers européens paraissent posséder ce pouvoir. Mais il y a une différence essentielle entre leurs procédés et celui du Christ. Ils opèrent en vertu d'un pacte, exprès ou tacite. La plupart donnent quelque chose à de tels génies et, en retour, ces génies se mettent à leur service ; c'est ce que les légendes populaires appellent vendre son âme au diable. Même ceux d'entre ces thaumaturges qui croient ne devoir leur puissance qu'à une culture rationnelle de leurs forces psychiques concluent inconsciemment un pacte avec des démons du plan mental. Seuls les mystiques, je veux dire les hommes, quelle que soit leur religion, qui se bornent au seul accomplissement de la charité et à la seule prière, réalisent des miracles légitimes et normaux ; ils demandent, et la forme du Verbe particulière à leur race les exauce.

Quant au Christ, étant le Maître suprême, connaissant le langage de toutes les catégories de créatures, Il leur commande et elles obéissent. Vous direz : « Mais Il parlait araméen ; les génies de la tempête entendent donc l'araméen ? » Non ; voici comment les choses se passent. Prenons un homme quelconque, un orateur, un écrivain ; si les phrases qu'il prononce ne sont qu'un assemblage de mots, aussi clair qu'on le suppose, il se fera comprendre à la raison de ses auditeurs, mais il ne les emportera pas, il ne les émouvra pas, il ne les entraînera pas. Ce ne sont donc pas les mots qui, par eux-mêmes, allument l'enthousiasme ; c'est l'exaltation de l'orateur qui exaltera les auditeurs, qui les transportera au-dessus d'eux-mêmes, qui attisera en eux les foyers profonds de la vie spirituelle. Ainsi, plus l'âme d'un homme est vigoureuse et riche, plus elle éveille dans d'autres âmes l'intuition et l'intelligence vraie. L'âme du Christ était riche de toute expérience, puissante par tous les triomphes de Sa longue incarnation ; il Lui suffisait donc de S'adresser, avec les mots de n'importe quelle langue, à n'importe quelle créature, pour S'en faire reconnaître et S'en faire obéir. Son corps physique, habitant un pays donné, employait l'idiome de ce pays, comme Il en prenait le costume et les coutumes, mais c'est Son être intérieur qui vitalisait ces formes

³ C'est-à-dire le soleil central invisible dont l'éclat est si aveuglant qu'il paraît noir aux yeux spirituels des voyants. C'est ce soleil qui fournit au nôtre sa luminosité.

de Sa personne extérieure, inertes par elles-mêmes, et qui en faisait les organes parfaits de Ses volontés. [...]

Pour l'être qui a reçu l'Esprit, le miracle est un acte bien simple, aussi simple que, pour nous, prononcer une phrase ou marcher. Cet être vit dans le plan un ; il n'a pas, comme les grands poètes ou les grands penseurs, les pieds sur la terre et la tête dans les cieux ; il est tout entier sur la terre et en même temps tout entier dans les cieux ; il porte les cieux avec lui, où qu'il aille et quelque œuvre qu'il entreprenne. Ainsi Jésus ne donnait aucun effort pour guérir, pour ressusciter, pour changer la marche des mondes, arrêter l'ouragan, ou multiplier les pains ; Il ordonnait, et Ses créatures obéissaient.

Que dit-Il à Ses disciples affolés ? « Pourquoi vous effrayez-vous, hommes de peu de foi ? » En effet, notre manque de foi est la cause unique de toutes nos craintes. Il ne s'agit pas ici de la foi théologique. Le fidèle croit à la Trinité, à l'Immaculée Conception, aux autres dogmes parce que des hommes en qui il a confiance lui ont dit que telle est la vérité. Mais que ces mêmes hommes, les prêtres, lui affirment que le Christ peut le guérir, ou le sauver de la ruine, il ne croit plus. Les dogmes, cela ne nous touche pas, cela n'émeut pas notre sensibilité terrestre, cela ne nous dérange pas trop ; on les accepte. Mais, quand il s'agit de notre santé, de notre argent, d'un péril, notre être de matière, affolé, ne voit plus rien que la catastrophe menaçante ; et la foi s'évapore.

En effet, l'acceptation de certaines vérités incompréhensibles à l'entendement, mais que l'on admet sur des témoignages autorisés – ceux des conciles, par exemple, – ne pénètre pas jusqu'aux profondeurs de notre être. Réaliser jusqu'à leur sens matériel les affirmations du Symbole des Apôtres, cela seulement est la foi. « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant. » S'il est tout-puissant, Il peut me guérir, me sauver de l'incendie, arrêter la faillite ; si je crois qu'Il est mon Père, Il me guérira et me sauvera ; si je ne suis pas convaincu qu'Il puisse faire ces choses, je n'ai pas la foi. Or, le seul signe de ma conviction sera la sérénité où me trouvera la perspective de la souffrance, de la ruine et de la mort ; si ces éventualités m'inquiètent, c'est que je n'ai pas la foi.

Adhérons donc de toute la force de notre volonté, de toute la ferveur de notre amour aux paroles du Christ ; cette adhésion centrale illuminera tout doucement notre intelligence, et nous comprendrons peu à peu ce qui d'abord nous paraissait obscur. Si, en plus, nous parvenons à obliger notre corps et ses instincts à obéir à ces paroles, alors notre foi commencera de vivre. La croyance mentale ne suffit pas ; l'assentiment animique ne suffit pas ; pour que la foi opère des miracles, il faut qu'elle vive dans notre être corporel : la foi sans les œuvres est une foi morte. Cette foi véritable est susceptible de développements illimités.

Elle nous donne la paix du cœur, l'intelligence des mystères, la puissance thaumaturgique. Mais ne confondez pas cette force divine avec ses caricatures : l'autosuggestion, le mentalisme, la volonté artificiellement développée. Une religion américaine proclame : « Croyez que le mal n'existe pas et vous serez guéris. » Cela, c'est un sophisme philosophique et une illusion volitive. Une autre religion, belge, proclame : « Rien n'existe que parce que nous le croyons. » Autre sophisme, d'origine orientale, et autre illusion.

Je voudrais avoir été assez clair pour que vous voyiez maintenant avec évidence quelle antinomie existe entre la foi que le Christ nous propose et ses contrefaçons humaines. Que la longueur et la minutie des entraînements nécessaires pour rendre notre personnalité capable de recevoir cette force divine ne nous décourage point ; considérez combien il faut de constance à l'athlète pour faire croître ses muscles, cellule à cellule ; au virtuose pour assouplir ses doigts ou son larynx ; au commerçant pour amasser franc par franc sa fortune. Mettons-nous au travail, et ne nous arrêtons plus une fois partis.

SÉDIR, *Le Royaume de Dieu*, 1908.

Nous avons, ce soir, à étudier encore les conditions nécessaires que notre Maître impose à ceux qui désirent le suivre et ne plus le quitter. [...] Il convient tout d'abord de comprendre combien peu d'êtres peuvent sincèrement déclarer qu'ils sont irrésistiblement poussés à cela. Ce que demande en effet le Maître, bien peu d'hommes à la fois peuvent, sur la terre, le comprendre et surtout le réaliser.

Pour commencer l'effort gigantesque de renonciation à soi-même, n'est-il pas nécessaire d'avoir tout d'abord compris que notre personne terrestre n'est pas plus nous-mêmes que l'outil n'est l'ouvrier ou l'instrument de musique le musicien ? Pour souffrir consciemment avec le Christ, ne faut-il pas tout d'abord avoir reçu les preuves de Son Existence et de Sa Puissance ?

Pour nous rendre capables de cela, il est donc indispensable que pour nous Jésus ait cessé d'être un principe métaphysique pour devenir l'Être par excellence consentant à vivre près de nous. Mais il est également nécessaire d'avoir la foi et l'amour. Il s'agit donc là d'une transformation radicale de notre être, bien rare sur terre. Ajoutons, bien entendu, qu'à notre avis ce bonheur est réservé à tous sans exception mais successivement.

L'Évangile va nous présenter ce soir trois hommes différents qui nous permettront d'étudier trois catégories parmi ceux qui ont senti en eux-mêmes retentir l'appel du Maître, et qui s'approchent du but.

Le premier déclare à Jésus qu'il veut le suivre partout et le Christ le prévient qu'Il n'a pas de lieu où reposer sa tête. Au point de vue exact, nous savons qu'Il avait des amis et autant de demeures qu'Il le désirait. Nous devons donc chercher dans cette réponse un autre enseignement. Jésus voulait dire que Lui, le Maître de toutes choses, avait voulu ne rien posséder sur la terre. C'est nous dire que, pour le suivre, il est nécessaire que nous laissions entièrement de côté l'idée que nous possédons bien à nous santé, intelligence, gloire ou argent. Si nous voulons apprendre à nous renoncer nous-mêmes, c'est cela qu'il faut reconnaître en nous ; c'est pour ainsi dire le début de cet immense travail. Dans cette première catégorie nous placerons donc tous ceux qui préfèrent la vie matérielle et qui ne peuvent renoncer à cette idée de possession qui est si profonde en l'homme.

Le deuxième, c'est Jésus qui vient à lui le premier et qui lui dit : « Suis-moi. » Cet homme se sent prêt, mais voudrait auparavant ensevelir son père. Nous ne devons pas voir, dans la réponse du Christ, la défense d'accomplir ses devoirs familiaux, mais bien la même lumière qui est contenue dans ses paroles lorsqu'Il nous prévient que si nous ne pouvons abandonner pour lui tous les nôtres, nous ne sommes pas prêts à le suivre. On le sait, c'est notre égoïsme qui est ici combattu, et le Maître nous demande seulement de l'aimer lui d'abord et les autres en lui, non pour nous-mêmes mais pour eux.

Nous approfondissons ici en plus une certitude, c'est que les habitants de la terre sont réellement morts tant qu'ils n'ont pas senti que le Christ et le Royaume constituent la vraie Vie.

Nous plaçons donc dans cette deuxième catégorie tous ceux qui voudraient bien suivre le Christ mais qui ne peuvent renoncer ni au monde, ni à ses conventions, ni à eux-mêmes. Nous voyons aussi, dans cette parole, que si nous voulons vivre, remplir les conditions nécessaires pour suivre notre Maître, il nous faut annoncer sa Parole et prêcher le règne de Dieu.

Le troisième qui lui annonce son désir de le suivre est certainement plus près que les autres, car il n'est plus arrêté que par une simple formalité. La réponse de Jésus : « Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui n'est point propre pour le Royaume de Dieu », est bien révélatrice de la puissance du désir de ce dernier. En effet, il y a déjà par ce simple désir un commencement d'exécution. Déjà, dans les champs du Maître, l'âme de cet homme a commencé de mettre en mouvement la charrue, de là la sévérité apparente qui ne tolère pas ce simple adieu, et c'est au fond à peu près la même pensée que nous évoquions tout à l'heure : « Si tu me préfères les tiens, tu n'es pas prêt à me suivre. »

C'est aussi comme si Jésus lui avait dit : « Tu as déjà fait l'effort le plus important sur toi-même, ne regarde donc pas derrière toi et viens. »

PHANEG, *L'Esprit qui peut tout*, 1920-1923.

*Les trois obstacles qui empêchent de suivre le Christ :
la présomption, la temporisation, le cœur partagé.*

La présomption. – Le Christ était en chemin, montant vers Jérusalem. Un homme – un scribe, d'après saint Matthieu – Lui dit : « Je te suivrai partout où tu iras. » Cet homme L'accompagnait déjà depuis un certain temps. Frappé par les miracles dont il avait été témoin et par la beauté de l'enseignement qu'il avait entendu, il voulut s'attacher définitivement au Christ : « Je te suivrai partout où tu iras », dit-il. Or Jésus s'en allait à Jérusalem pour y mourir.

Il ne suffit pas, pour suivre Jésus, d'un moment d'enthousiasme ; il faut au préalable Lui avoir tout donné, il faut avoir fait à l'avance le sacrifice de sa propre vie. Le Maître l'avait dit précédemment : « Si quelqu'un veut marcher sur mes traces, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix chaque jour et qu'il me suive. » Aussi répond-Il à Son interlocuteur : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

Cela signifie : Si tu veux me suivre, tu dois t'attendre à être, comme moi, un sans-logis. Au point de vue matériel, vivre dans le dénuement ; au point de vue spirituel, être sur la terre « un étranger et un voyageur », accepter de vivre dans le monde incompris, raillé, peut-être discrédité, peut-être condamné, peut-être crucifié.

Où donc, en effet, dans la Galilée d'il y a deux mille ans, à part dans la demeure de quelques rares amis, le Fils de l'homme pouvait-il reposer Sa tête ? Et le monde d'aujourd'hui n'est-il pas semblable à la Palestine d'autrefois ? Jésus est, comme on l'a dit, « le Juif errant d'une civilisation qui se réclame de Lui ».

Et ce qui est vrai pour le Seigneur est vrai également pour les disciples. « Le serviteur n'est pas plus grand que son Maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. » Comment le scribe a-t-il réagi à la parole du Seigneur ? L'Évangile ne le dit pas. Mais il proclame heureux ceux qui, ayant tout laissé, suivent le Christ.

La temporisation. – Le Christ interpelle un homme et lui dit : « Suis-moi ». Mais, à l'inverse des premiers disciples, l'interlocuteur trouve un motif pour différer sa décision. « Permits-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. »

Il est peu probable que le père de cet homme venait justement de mourir et qu'on se préparait à l'ensevelir. La parole signifie plutôt : Je te suivrai plus tard, lorsque j'aurai fermé les yeux de mon père. – Quoi qu'il en soit, le Christ détourne cet homme, non pas des devoirs de la piété filiale, mais de l'asservissement à ce qui passe. La mort est l'aboutissement obligé de tout ce qui existe, la pensée de la mort s'impose à tous les êtres ; or, par-delà cette fatalité, Jésus lance Son interlocuteur en plein dans la vie. « Laisse les morts ensevelir leurs morts, et toi, va annoncer le Règne de Dieu. »

En effet, suivre le Christ, c'était, il y a vingt siècles, L'accompagner dans Ses pérégrinations, mais c'était aussi et surtout parler et agir en Son Nom, c'était partager Son sort, c'était être un ouvrier du Royaume de Dieu. Aujourd'hui de même, suivre le Christ, c'est se donner à l'idéal de l'Évangile, c'est incarner cet idéal dans la vie de tous les jours, c'est annoncer le Règne de Dieu.

Mais la parole du Christ va bien plus loin qu'une circonstance particulière ; elle est notre devise, à tous.

Nous devons tout à nos morts et ils ont droit à notre vénération et à notre gratitude. Mais nous ne les leur témoignons pas en nous contentant de répéter leurs formules – la formule est l'expression constamment changeante d'une réalité permanente –, mais en continuant leurs travaux, leurs efforts. Nos ancêtres ont amassé pour nous des trésors de vie et ces trésors, nous devons les conserver précieusement et les faire valoir pour ceux qui viendront après nous. Qu'importe si pour cela il nous faut les exprimer dans un autre langage, dans le langage de notre temps ? Le Christ n'a pas fait figure de novateur ; Il a observé les coutumes et les pratiques de Son peuple ; Il a fait appel au témoignage des prophètes ; Il a repris le trésor millénaire d'Israël, mais Il l'a refondu au contact de la Révélation qu'Il venait apporter. En Lui le passé et le présent s'unissent dans une sublime unité.

Il nous appartient d'exprimer les vérités anciennes avec des formules nouvelles ; mais qu'exprimerions-nous s'il n'y avait des vérités permanentes à exprimer ?

Notamment, il y a dans l'Écriture des révélations merveilleuses qui attendent d'être dévoilées, des diamants qui attendent, afin de briller, qu'on les taille. Il n'est pas vrai que tout ait été dit et que nous ne puissions être que les porte-voix des morts, Chaque siècle recommence le chemin de l'esprit.

Le Christ est l'éternel Présent. Il porte en Lui tout l'avenir, jusqu'à la fin des temps. Nous aussi, nous portons en nous le passé pour le transformer en avenir. Ne gardons pas les yeux tournés vers hier ; pensons à demain. En accomplissant notre tâche d'aujourd'hui nous sommes les ouvriers du futur.

Le cœur partagé. – Le troisième interlocuteur de Jésus s'offre de lui-même à Le suivre, comme le premier ; mais il tempore, comme le second. Le Christ le met en demeure de se décider. Celui qui n'est pas courbé sur sa charrue et qui ne regarde pas fixement le sillon qu'il est occupé à tracer fera un mauvais travail ; si, en labourant, il regarde en arrière, le sillon déviara de la ligne droite. Il en va exactement ainsi de celui qui se consacre à l'œuvre de Dieu tout en se préoccupant des intérêts et des plaisirs de la vie présente.

Il faut ou bien tracer le sillon ou bien regarder en arrière. Tenter de faire en même temps les deux choses est impossible, comme de suivre à la fois deux chemins. Le même absolu régit notre attitude vis-à-vis du Christ ; Il l'a dit Lui-même : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; celui qui n'amasse pas avec moi disperse. »

Le Christ n'a que faire de collaborateurs à restrictions, il Lui faut des cœurs qui ne soient pas partagés. Il veut une obéissance totale, un dévouement sans limites. Il entend que Ses disciples s'engagent avec Lui dans Sa voie sans regarder derrière eux.

Et que trouve le disciple sur cette voie qu'il a délibérément choisie, tournant le dos à l'univers entier ?

On ne peut être à la fois les élus du Ciel et les heureux de la terre. « À mesure que le disciple imite son Maître, la solitude s'agrandit autour de lui ; les créatures s'écartent, et les génies et les dieux ; puis tous l'attaquent, parce que sa simple présence leur est un reproche. C'est alors que la constance devient difficile » (Sédir, *Le Royaume de Dieu*).

Mais, à mesure que les réalités humaines s'estompent à ses yeux, le disciple se sent plus près de son Maître ; il chemine à Son côté et il entend la voix bien-aimée lui dire : Mon enfant, prends courage, tu es propre au Royaume de Dieu.

Ainsi donc, conscients de ce que le Christ a fait pour nous, persuadés qu'Il veut bien Se servir de nous pour Son Œuvre universelle, nous nous donnons à Lui sans réserve et nous Le suivons sans plus jamais regarder en arrière.

Émile BESSON, *Suivre le Christ*, 1960.

« Laissez les morts ensevelir les morts. »

Oui, nous devons respecter la dépouille, le cadavre de nos frères, mais c'est un vêtement usé que le mort a quitté pour se rendre dans d'autres lieux, en lesquels on ne peut pénétrer avec ce costume, qui appartient à cette planète ; et puis, c'est l'uniforme du pays, on doit le laisser en partant. Ce que nous appelons la mort est le commencement de la Vie. Le corps n'est-il pas le cercueil de l'âme ? À la naissance, notre âme ne meurt-elle pas à l'air libre de notre Patrie pour venir habiter ce corps ? Pour ceux qui ne vivent que pour le corps et ses jouissances, n'est-elle pas en sommeil, en léthargie, cette âme ? Il existe des peuplades sauvages où, au lieu de pleurer et de se désespérer, on célèbre par une fête et des réjouissances la délivrance de celui qui vient de mourir. Quand nous pleurons, est-ce vraiment sur nos morts, n'est-ce pas plutôt sur nous-mêmes, sur ce qui vient de nous manquer ?

Jules RAVIER, *Leurs spirituelles*, 1920.